

© 2010
Collection Ouvre-Boîtes POÉSIE

Direction : Florence Issac

PIERRE DESGRANGES

À la criée du temps

POÉSIE



Collection
Ouvre-Boîtes

L'Echappée Belle Edition

Ce livre est dédié à ceux d'où je viens.

Ciel désert

« *Au bout de la patience il y a le ciel* »
proverbe touareg

J'avance dans le battement de ma patience
pensant à toi à chaque pulsation du temps
où es-tu que vis-tu es-tu enfin heureuse
j'imagine tes mondes en courbes incertaines
tu voulais des projets construire tes saisons
et je n'avais que ce qui m'est tendre à t'offrir
quelques instants complices coulant entre les doigts
quelques bulles de savon pour de légers voyages
je n'avais que mon amour dans la peau du désert
peuplé de vibrations d'ondes et de silences
de reflets se glissant dans le souffle des dunes
d'horizons bleus tendus entre nos habitudes
loin de l'Afrique qu'à deux nous n'habiterons pas
les remparts de Djenné tu les aurais aimés
construits par un Gaudi oubliant Barcelone
les volcans du Kivu assagis de leurs brumes
le santal imprégnant les murs de Zanzibar
une femme à panier au retour d'un marché
des osselets sautant dans des mains initiées
ou ces pierres sacrées des rives du Niger
que j'aurais pu poser sur tes paumes ouvertes
à l'Afrique qu'à deux nous ne respirerons pas
ces amitiés dressées comme des termitières
châteaux rouges géants surgissant des chemins
les pistes disparues que je cherchais jadis
traces d'un amour qui fuit vers un mirage clair

ces glaciers d'équateur tu les aurais aimés
où es-tu que vis-tu es-tu enfin heureuse
dans les bras de cet autre que je ne connais pas
ranime-t-il ces rires parenthèses d'insouciance
cet ennemi invisible que je ne combats pas
je n'avais que mon amour dans la peau du désert
pour caresser l'argile fendue de tes blessures
et les ciels où s'envole l'espoir avant l'hiver
pour une Afrique neuve que nous ne partagerons pas
ces ciels pour lesquels je n'ai plus de patience
ces ciels interdits qui s'éloignent déjà

Montreuil, 30 octobre 2010

PROLOGUE

Criée des jours premiers

Sentiments dépareillés
poignée de rancoeurs
vanités subjectives
sanglots hors-saison
collections d'âge indéfini
petits bonheurs à la date
de péremption dépassée
enfant triste au mouchoir
morveux dans la poche
champignons d'avril
coupures au petit doigt
horaires de trains
chiens qui jappent
estacades de rire
pour marée haute
orages d'hirondelles
lendemains innocents

Ton troisième sein
ton odeur sur le canapé
tes faire semblant
et tes pour de vrai

On peut tout vendre à la criée

Même le temps de nous ensemble
emporté par les salauds ordinaires
dans la tourmente des petites lâchetés

des petits silences des petites gens
cri trace sperme mémoire
poèmes à offrir aux indigents
écrits dans l'urgence
de tous mes poings et
de toutes mes dents

Lettre ouverte à D. qui vient de naître

Nous sommes le 9 avril 1960 tu t'appelles D. et tu viens de naître. Je le sais et pourtant je n'existe pas je suis le prologue d'Antigone présent simplement parce que tu viens de t'éveiller au monde que la clarté balbutie ce samedi là et que les spectateurs doivent savoir qui est la jeune fille maigre qui entoure ses genoux de ses bras. Nous sommes le 9 avril 1960 c'est aussi l'anniversaire de Baudelaire et ses anges à l'oeil fauve glissent vers toi sans bruit toi qui les yeux fermés t'emplis déjà de la vibration du monde.

Peut-être est-ce en souvenir de cette clarté que plus tard tu rêveras les aurores boréales des îles Lofoten.

Nous sommes en 1986 je te regarde de loin c'est le jour de ton mariage tu as de la couleur dans tes cheveux et le sourire de celle qui atteint la clairière de Brocéliande qu'il est lumineux ce sourire qui peut deviner les crevasses et les ravins qui vont lentement le meurtrir tu tournes autour de toi-même dans la vitesse de tes cheveux de couleur et c'est toute la vie qui tourne et c'est tout le bonheur qui s'est rassemblé compact et vivif et qui attire déjà autour de toi tous ceux qui t'aiment.

Léo du haut de ses hurle-vents disait que le bonheur c'est du chagrin qui se repose.

Nous sommes en 1990 si j'existais je ferais ta connaissance

dans un atelier de l'Est parisien il s'appellerait Citron Bleu puis nous irions chez Sophie et Mathieu tu parlerais de Peter Brook et du Mahâbhârata et ce serait déjà l'aurore du côté des Lofoten mais je serais trop absent à la vie pour la voir poindre derrière le rideau de mes certitudes la même année nous partagerions un atelier à Montreuil premier signe invisible hérité des clairières de Brocéliande qui nous rapprocherait et nous éloignerait successivement l'un de l'autre comme guidés par la main de Carlos Gardel. Mais je n'existe pas encore.

Le livre I du Mahâbhârata s'appelle le livre des commencements.

Nous sommes en avril 2000 si j'existais je marcherais dans un Duty Free de Prague cherchant un cadeau pour tes quarante ans intrigué par les kitscheries en pâte de verre alors je choisirais des parfums Barbie pourquoi vouloir déjà te faire rire est-ce que je devine que derrière tes yeux de petite fille amusée le chagrin lui-même a soulevé ses paupières et entrouvert les volets de ta maison il n'est plus fatigué le chagrin ce soir-là le manège tourne encore dans le jardin de la rue Condorcet un peu moins vite la courroie du tourne-disque s'est distendue je verse de l'absinthe dans des verres dépareillés en te regardant comme si je commençais à exister.

J'ai renversé ce matin le parfum de Serge Lutens que tu m'avais offert assis sur le carrelage de la salle de bain je m'en imprègne en arrêtant le temps.

Nous sommes en juillet 2003 je sais déjà que tu aimes le vert les nounours en guimauve David Byrne Francis Bacon et les feux d'artifice Saint-Petersbourg nous offre ses nuits blanches ses feux d'artifice de demi-jour à trois heures du matin cette nuit qui n'ose pas venir c'est parce qu'on se regarde on se touche on se respire à chaque canal à chaque pont sur la Moïka tu sors de ton sac à dos une carte de la ville et tu inscries une petite croix à chaque endroit où j'ai posé mes lèvres sur les tiennes la carte est constellée de petites croix comme ces étoiles effacées des nuits blanches qui se reflètent sur le couteau des marins. Tu me photographies.

Si tu étais un film de James Gray je choisirais «We Own The Night».

Nous sommes le 9 avril 2009 quarante-neuf ans de ta vie les étoiles que l'on aimait ont pris leur envol et inscrivent leur constellation dans les méandres du plafond art-déco du Grand Rex ce soir une voix d'ange déchu les accompagne c'est Antony qui chante avec la grâce improbable et légère qui enveloppe ce corps encombrant je pourrais te dire quarante-neuf poèmes d'amour tu ne les entendrais plus tu t'éloignes déjà tu as rejoint tes rêves d'ailleurs et tes ailes sur lesquelles mon cri glisse battent déjà au fond des gouffres que tu caches.

«Oh I'm scared of the middle place between light and nowhere I don't want to be the one left in there, left in there.....Hope there's someone....»

Nous sommes le 9 avril 2010 tu t'appelles D. et tu viens de naître. Ce matin celui que tu aimes passera la main dans tes cheveux sans doute un peu plus gris maintenant. Les yeux fermés je t'imagine heureuse à nouveau ouverte à la vibration du monde dans le berceau de ta vie recommencée heureuse loin des soleils noirs d'autrefois heureuse par le chant des sables qui ont peu à peu recouvert les glaces des canaux oubliés de Russie heureuse. Je suis devenu papier froissé une page de René Char dans ma main une bougie procession orthodoxe de la Pâque papier de sang papier de flamme une petite flamme vacillante qui t'éclaire de loin pour que tu ne tombes pas.

Nous sommes le 9 avril 2060. Je t'aime.

CŒUR POPULAIRE

J'ai un vieux copain de misère
qui partage les jours de faim
le sang les cicatrices la guerre
il s'appelle le manque de toi
j'l'ai rencontré vendeur d'hiver
en Corse un soir de juillet
la ville sentait le muguet
à moins qu'ce soit déjà
le manque de toi
sur la plage poussaient des cailloux
des mauves des gris des grenat
de l'amarante et du nougat
j'ai marché sur des épaves
des tessons des qu'en dira-t-on
jamais bien loin,
le manque de toi
c'est en bandoulière qu'ça s'trimballe
y paraît ces animaux là
quand t'as l'chagrin dans ta timbale
et de pauvres amours à deux balles
de P38 au p'tit matin
même ailleurs même partout
il ronfle au creux de ma besace
le manque de toi
au fond des bistrots charbon
qui sentent le triste et la viande
où je bois des blanches à plus boire
tu verras un mec au nez bleu

qui planque des fantômes d'histoires
sous son imper, c'est dégueulasse
comme une vie à deux qui s'en va
le manque de toi
dans mes rêves je valse tout bas
au creux de tes bras mes étraves
tes reins conjugués aux trois temps
d'nos amours chiennes
avant qu'tu balances dans la Seine
nos rires de gamins insouciant
nos firmaments dans le chiendent
et que rapplique à perdre haleine
le manque de toi
comme dit Leo avec le temps
on s'habitue tout s'fait la malle
on n'espère plus qu'le coeur s'emball
on s'habille dans des draps d'oubli
fini tes yeux sous mes paupières
rongés tes ongles au bout d'mes doigts
en poussière ta peau sur mes os
même sans souvenir il reste là
le manque de toi
un jour mon ombre me suivra
en forme de boîte en bois clair
dans les allées d'un cimetière
un vase cassé trois fleurs coupées
quelques amis à l'air las
des pleurs en vrac un sac de pluie
une poignée d'terre et puis s'en va
tout le monde sauf
le manque de toi

tout le monde sauf
le manque de toi

Alzhei-mer

A Léo Ferré, qui nous a offert « La mémoire et la mer » ...

Parfois quand la mer se réveille
elle en oublie jusqu'à son nom
c'est moche de partir en calanque
de disparaître en coups de vents
La mer perd la mémoire en douce
trainée d'eau sur ses archipels
qu'elle porte en collier à son cou
elle égrène les perles une à une
dans le roulis de son histoire
dans la brume de son souvenir
Elle y croit la mer elle y croit
elle s'obstine à contre-courant
déambulant de port en port
une bière irlandaise sous l'écume
sa crinière secouée de ressacs
d'anarchie dans un tour de scène
ses jurons font claquer les voiles
des quelques bateaux qui s'écartent
pour voguer loin de ses humeurs
elle râle postillonne et tempête
mais l'appel sourd de ses sirènes
n'est plus qu'un opéra d'quat'sous
ses bas filent sur des épaves
qu'auraient pas dû se trouver là
elle s'obstine la mer elle s'obstine
elle compte ses points de retraite
il lui faudra pour ses vieux jours

quelques marées supplémentaires
quelques lunes complaisantes
lui donnant l'heure et le tempo
aucun travailleur de la mer
ne viendra plus masser son dos
elle oublie la mer elle oublie
elle ne sait plus ce qu'elle fait là
affalée sous l'oeil des falaises
trop polie pour plaire aux galets
un jour l'actrice cabotine
remisera ses oripeaux
avec la plume d'un albatros
écriera ses derniers mots
saluera d'un geste vague
le public du dernier rang
resteront seuls en nos mémoires
un poète son âme et son chant